

Biennale Charleroi-Danse : trois créations entre violence et douceur à découvrir

Avec Tumbleweed, Loraine Dambermont et Lara Barsacq, les chorégraphes de la Fédération Wallonie-Bruxelles imposent leur singularité.

■ Article réservé aux abonnés



Le duo de Tumbleweed livre un nouveau petit bijou avec « Treshold ». - Santislav Dobak.



Journaliste au pôle Culture

Par **Jean-Marie Wynants** ([/2094/dpi-authors/jean-marie-wynants](#)).

Publié le 13/10/2025 à 20:43 | Temps de lecture: 1 min ↻

Si la Biennale Charleroi-Danse est l'occasion de voir quelques

spectacles internationaux de haut niveau, c'est aussi un moment idéal pour découvrir les nouvelles créations des chorégraphes de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Deux soirées, à Charleroi et à Liège, ont permis de constater que ceux-ci n'avaient nullement à rougir de la comparaison avec les invités venus de France, d'Italie, d'Espagne ou de Norvège.

A Charleroi, outre l'excellent *Holonbiontes* de Demestri-Lefevre, on a pu découvrir *Threshold*, nouvelle proposition de la compagnie Tumbleweed. Sur un plateau où trônent uniquement quelques diffuseurs sonores, la voix de Micaël Florentz, seul dans la pénombre, se démultiplie, se mêle aux effets sonores imaginés avec Daniel Bleikolm. Le ton est donné, plongeant le public dans une ambiance mystérieuse où tout semble pouvoir arriver. Lorsqu'Angela Rabaglio apparaît à son tour, c'est en

silence, dos tourné au public,
pour une danse généreuse,
bondissante, s'éloignant de
toute gestuelle connue.

Bientôt, les deux complices se
retrouvent pour de nouvelles
échappées d'une fluidité
confondante. Chez
Tumbleweed, même lorsque
le mouvement se fait
complexe, entraînant le corps
dans des ondulations
tortueuses, tout semble
couler de source. Entre
nonchalance maîtrisée et
harmonie délicate, le duo
occupe l'espace avec une
irrésistible légèreté. Sans se
toucher, ils évoluent d'avant
en arrière, rappelant un peu
les pas des chevaux qui, jadis,
occupaient ces lieux. Les
corps se meuvent séparément
mais infiniment proches. Ils
se croisent, se frôlent,
s'éloignent, se rapprochent
dans une chorégraphie dont
les répétitions se nourrissent
de multiples variations. On a
l'impression de découvrir
une calligraphie en
mouvement puis, un instant
plus tard, une sorte de course

des planètes, dans un univers
où l'équilibre de chacun
dépend du mouvement de
l'autre. Un mouvement
perpétuel, en constante
expansion, jusqu'à cette
course qui s'amplifie pour
finalement disparaître dans
le noir. Ne reste alors que
l'écho vibrant de leur
présence disparue.

Un clash chorégraphique explosif

Après la fluidité et la douceur
de *Tumbleweed*, Lorraine
Dambermont offre un
contraste saisissant avec son
T'te façon on est en 2012. A la
suite de son percutant
Toujours de 3/4 face, la
danseuse et chorégraphe livre
la deuxième étape de sa
trilogie, *Mes années bagarre*,
explorant les notions de
violence et de masculinité
toxique. S'inspirant des
« clashes » en ligne dans
lesquels certains s'affrontent
en des termes d'une violence
hallucinante, elle livre un

spectacle qui cloue
littéralement le public dans
son siège. D'abord, il y a ce
déferlement de hurlements,
d'invectives, de menaces qui
se répètent, se morcellent et
finissent par former une
rythmique effrayante.
Ensuite, les mouvements
d'un trio dont chaque geste
semble propulsé par la furie
des mots.



Avec « T'te
façon on est en
2012 », Lorraine
Dambermont
poursuit son
exploration
explosive du
monde de la
violence et de
la masculinité
toxique. -
Alwin Paiona.

Fixant la salle comme pour la
défier, les danseurs
développent une violence
gestuelle hallucinante mais
totalement maîtrisée. Tandis
que le silence se fait, une
chorégraphie sèche, brutale,
agressive se développe, aussi
fascinante qu'inquiétante.
Puis les voix reviennent,

encore plus insupportables,
criant leur haine, leur
violence exacerbée,
l'imminence d'une explosion
fatale. Tantôt à l'unisson,
tantôt défendant chacun leur
territoire, ces trois corps
tendus à l'extrême semblent
au bord de la rupture.

Quand des aboiements
commencent à remplacer les
voix, on les accueille presque
avec soulagement. Comme si
tout cela n'était finalement
qu'un jeu de dupes où celui
qui gueule le plus fort
cherche avant tout à
impressionner les autres pour
ne pas montrer sa propre
peur. La chose se confirme
avec la seconde partie où
Lorraine Dambermont et ses
deux complices abordent les
choses de manière différente.
« David, coach en bagarre ! »
se présente l'un d'eux. Et
nous voilà lancés dans un
cours délirant où le gaillard
se la joue grand maître du
combat, utilisant ses deux
partenaires comme souffre-
douleur. De l'effroi, on passe
au rire, face au discours et à

la gestuelle guerrière de ce
roquet survitaminé entre
Benoît Poelvoorde et Vin
Diesel. La séquence finale,
musicale et hilarante, vient
enfin conclure de manière
inouïe cet objet
chorégraphique hors-norme.

La petite musique des fantômes

Le contraste est saisissant
avec l'univers de Lara
Barsacq dans *Kassia Undead*.
Après des pièces évoquant les
Ballets Russes, Ida
Rubinstein ou Bronislava
Nijinska, elle se passionne
cette fois pour Kassia ou
Cassienne de Constantinople.
Compositrice, poète,
psalmiste, cette femme
d'exception, née au début du
IX^e siècle dans une riche
famille, entra dans les ordres
pour pouvoir se consacrer
totalement à son art. Elle est
une des plus
impressionnantes créatrices
musicales de l'Empire
byzantin dont les hymnes

sont encore chantés
aujourd'hui dans les églises
orthodoxes.



Dans « Kassia
Undead » de
Lara Barsacq,
le chant et la
danse se
marient
idéalement. -
Santislav
Dobak.

Comme à son habitude, Lara Barsacq évoque et invoque ce personnage à travers la danse, la musique et le chant. Ici, chanteuses, danseuses, danseur et régisseuse sont embarqués sur le même plateau, passant d'un rôle à l'autre avec une aisance confondante. Des voix off invoquent Kassia dans l'espoir de la voir apparaître sur le plateau mais c'est à travers les huit interprètes qu'elle va se manifester. Plus encore que dans les opus précédents, le chant et la musique se taillent la part du lion, créant une atmosphère envoûtante où le mariage des voix fait merveille mais où

l'usage de certains
instruments inattendus vient
parfois enrichir le propos.

La danse, quant à elle, se
nourrit de cet univers.
Discrète, elle se déploie en
pointillé, commençant par
une chaîne humaine où l'on
croit déceler quelques
mouvements de sirtaki puis
se développant, au fil des
chants, à la manière des
dances du Moyen Age, entre
grâce et grotesque. Tantôt, les
pieds martèlent le sol à la
façon du flamenco, tantôt les
corps se tordent comme dans
les bas-reliefs moyenâgeux.
Loin de tout récit linéaire,
Kassia Undead ravive ainsi
l'esprit d'une femme
d'exception et réussit un
alliage idéal entre musique et
mouvement.

Kassia Undead, du 4 au 7
novembre, Les Brigittines,
www.brigittines.be
(<https://www.brigittines.be>)
; les 20 et 21 mars, Les
Écuries de Charleroi-Danse,
Charleroi,

www.charleroidanse.be

(<https://www.charleroidanse.be>)

T'te façon on est en 2012, du

19 au 22 novembre, Les

Brigittines,

www.brigittines.be

(<https://www.brigittines.be>)

Treshold, du 14 au 18 avril

aux Tanneurs, lestanneurs.be

Biennale Charleroi-Danse :
trois créations entre violence et douceur à découvrir

Jean-Marie Wynants - Le Soir- 14/10/25

... "On a stage dominated solely by a few sound diffusers, the voice of Micaël Florentz, alone in the darkness, multiplies and blends with sound effects created with Daniel Bleikolm. The tone is set, plunging the audience into a mysterious atmosphere where anything seems possible. When Angela Rabaglio appears in turn, she does so in silence, with her back to the audience, for a generous, bouncing dance, far removed from any familiar movements. Soon, the two accomplices come together for new bursts of astonishing fluidity. At Tumbleweed, even when the movement becomes complex, leading the body into tortuous undulations, everything seems to flow naturally. Between controlled nonchalance and delicate harmony, the duo occupies the space with an irresistible lightness. Without touching each other, they move back and forth, somewhat reminiscent of the footsteps of the horses that once occupied these places. Their bodies move separately but remain infinitely close. They cross paths, brush against each other, move apart, then come closer together in a choreography whose repetitions are enriched by multiple variations. It feels like discovering calligraphy in motion, then, a moment later, a kind of planetary race, in a universe where each person's balance depends on the movement of the other. A perpetual, constantly expanding movement, until this race amplifies and finally disappears into the darkness. All that remains is the vibrant echo of their vanished presence." ...

➤ https://www.ruebranly.com/s/Critique_LeSoir_Biennale-Charleroi-Danse_251014.pdf